

AMÉRIQUE DU SUD 1810-1820

LE RÊVE DE BOLIVAR : UN CONTINENT EN RÉVOLUTION

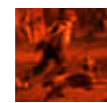
QUARANTE ANS APRÈS LES TREIZE COLONIES, LES TERRITOIRES SITUÉS AU SUD DES ÉTATS-UNIS OBTIENNENT LEUR INDÉPENDANCE DES EMPIRES IBÉRIQUES. LES RÉVOLUTIONS D'INDÉPENDANCE LATINO-AMÉRICAINES ACCOUCHENT DE NATIONS JEUNES AUX CONSTITUTIONS RÉSOLUMENT MODERNES ET AU RÉGIME RÉPUBLICAIN. DANS L'ÈRE DES RÉVOLUTIONS ATLANTIQUES, LES LATINO-AMÉRICAINS N'AURAIENT-ILS EU D'AUTRE CHOIX QUE D'IMITER LA GESTE INDÉPENDANTISTE DE LEURS VOISINS DU NORD ET LA MODERNITÉ POLITIQUE INVENTÉE EN FRANCE ?



LA VICTOIRE DE SIMON BOLIVAR CONTRE LES ESPAGNOLS, fresque de Fernando Leal (détail), XIX^e siècle. Lieu de conservation, Venezuela.

LA RUSE DE LA FRANCE: NAPOLEON OFFRE LE SOMMEIL DE L'ESPAGNE SON FRERE JOSEPH BONAPARTE, eau-forte en couleurs, XIX^e siècle.

Alpes ad adultam usque inmensus post solo virum quod et adultam nomine orbis in post reportavit virum ambit ab aetatem lareas ab solo bellorum et incunabulis ad circumcluditur plaga orbis annis bellorum virum primis



À la fin des années 1810, l'Amérique latine fait son entrée dans l'époque contemporaine. L'indépendance des territoires américains des Couronnes espagnole et portugaise, obtenue au prix d'une dizaine d'années de révolutions et de guerres (à la seule exception de l'indépendance pacifique du Brésil), signe l'entrée de l'Amérique latine dans la modernité politique. Les guerres divisent l'ancien territoire des empires et donnent naissance à des nations dont les Constitutions reconnaissent le principe de la souveraineté du peuple, de même que les libertés individuelles et l'égalité des citoyens. Le régime républicain s'impose aussi partout, sauf, à nouveau, au Brésil.

Rien de surprenant alors à ce que de nombreux historiens aient vu dans les indépendances hispano-américaines et brésilienne la confirmation de la thèse de la « contagion révolutionnaire » ou une imitation de la geste révolutionnaire française et états-unienne. Pour les Latino-Américains adeptes d'une histoire « patriotique », au contraire, les révolutions d'indépendance du Sud de l'Amérique sont un produit original, fruit d'un nationalisme présent dès

le XVIII^e siècle qui n'aurait atteint sa maturité qu'au début du XIX^e siècle.

Or aucune de ces interprétations n'explique pourquoi ce processus politique, qui change radicalement la physionomie du continent américain, n'est enclenché qu'à partir de 1810, ni pourquoi il a lieu presque simultanément partout en Amérique latine. Elles ne disent pas non plus pourquoi les guerres d'indépendance en Amérique espagnole ne furent pas des guerres de libération nationale contre le « colonisateur », c'est-à-dire l'Espagne, mais avant tout des conflits civils qui ont divisé les Américains. Ce que ces interprétations ne prennent pas en compte, c'est que le déclenchement des révolutions est accidentel et improvisé. Ce sont en effet les invasions napoléoniennes de l'Espagne et du Portugal qui plongent les deux empires dans une profonde crise politique et enclenchent leur désintégration.

NAPOLEON AUX ORIGINES DES REVOLUTIONS HISPANO-AMERICAINES

En juin 1808, l'Espagne, alliée de la France, est envahie par les troupes napoléoniennes. Alors qu'elle n'aurait dû que transiter par l'Espagne pour occuper le Portugal, pays ennemi de la France et allié de la Grande-Bretagne, l'armée de Napoléon s'y comporte en armée d'occupation. Napoléon invite alors à Bayonne le jeune et très populaire roi Bourbon de l'Espagne, Ferdinand VII, le séquestre et le force à abdiquer. Il met sur son trône son propre frère, Joseph Bonaparte, qui devient Joseph I^{er}. Mais la monarchie hispanique est régie par le pactisme, un principe hérité de la tradition juridique du XVI^e siècle qui stipule que le pouvoir du monarque lui est concédé par le peuple

et non par Dieu comme dans les monarchies de droit divin. Le couronnement de Joseph, non approuvé par le peuple, est donc vu comme une usurpation et son autorité comme illégitime. Le pouvoir revient alors au peuple, ou plus précisément aux pueblos, les cités et provinces qui composent la monarchie. Il s'y forme des conseils de gouvernement, appelés « juntas », pour pallier l'absence du roi légitime. Pour l'instant, nulle révolution ou contestation du principe monarchique : le peuple s'organise dans l'attente du retour de son roi.

En Amérique hispanique, le soutien au roi Ferdinand VII est alors quasi unanime : son nom est acclamé et ses images exhibées en processions. Personne ne souhaite la chute de la monarchie ou l'indépendance et moins encore une révolution. Le terme, qui a fort mauvaise presse, évoque la Révolution française alors associée à la dictature et la violence d'État.

LA REVOLUTION HAÏTIENNE : REPOUSSOIR OU MODÈLE ?

En Amérique espagnole, l'idée de révolution est également associée à l'indépendance haïtienne. En 1793, les esclaves d'Haïti, qui se trouve encore sous domination française, sont libérés par les commissaires de la République. Mais le gouverneur placé par la France, Toussaint Louverture, entend aller plus loin et engage son pays sur une voie indépendantiste. Son armée d'anciens esclaves vainc en 1804 les armées napoléoniennes.

Souvent considérée comme le foyer de diffusion de l'universalisme révolutionnaire français en l'Amérique espagnole, la Révolution haïtienne intéresse et préoccupe en réalité les Créoles hispano-américains



PIERRE DOMINIQUE TOUSSAINT LOUVERTURE, GÉNÉRAL HAÏTIEN ET LIBÉRATEUR, eau-forte en couleurs, John Kay of Edinburgh, XIX^e siècle.

Alpes ad adultam usque inmensus post solo virum quod et adultam nomine orbis in post reportavit virum primis Ehendiatem lam simentiis coritio. Name doluptae saepeditas ereniendia et, quanti que prerspidebis voluptuae volo eosse eiusciis quos reptatet qui con explacc aborum excerat laut quis archite omnim restrum eos eaque porerib erfera venditaquam, occus exero maio. Faccull aboria pore nem. Ferionem sam volorum seque estotaquam, officip icipid quia quantis solupis nem inciis con pa velest porum eum, ipsa sunt ut lautatu sandit explant.



LA LIBÉRATION DES ESCLAVES PAR SIMON BOLIVAR, eau-forte en couleurs, date.

Alpes ad adultam nomine orbis in post reportavit virum ambit ab aetatem lauras ab solo bellorum et incunabulis ad circumcluditur plaga orbis annis bellorum virum primis

non pas à cause de son caractère universel, mais du fait de sa singularité. Menée par d'anciens esclaves, des libres de couleur et des métisses, la Révolution haïtienne est le reflet et le produit d'une société très proche de l'Amérique espagnole dans sa composition socio-raciale. La Révolution haïtienne constitue-t-elle, pour autant, un modèle pour les Créoles de l'Amérique espagnole ? En 1808, elle est au contraire un repoussoir absolu pour ces derniers, dont les domaines agricoles sont exploités par une main-d'œuvre servile. Haïti est associé à la violence contre les colons blancs et à la prise du pouvoir par des anciens esclaves.

1810 : LA FIN DES ILLUSIONS

En 1810, les Créoles d'Amérique hispanique (descendants d'Espagnols au sang exclusivement européen, mais nés Américains) ne sont pas plus indépendantistes qu'ils ne sont révolutionnaires. Ils ont bien des griefs contre la monarchie, surtout depuis que les réformes bourbonniennes des années 1760 les ont, au motif de la modernisation de l'administration et de la lutte contre la contrebande, écartés des charges

les plus élevées du système impérial. Mais ce qu'ils veulent, ce n'est pas la séparation d'avec l'Espagne, c'est l'égalité avec les Espagnols péninsulaires. Cette question est cruciale lorsqu'est formée, en Espagne, en 1810, une Junte centrale qui fédère les juntas fondées un peu partout depuis 1808, en Espagne et en Amérique. Comment y seront représentées les provinces d'Outre-Atlantique ?

L'année 1810 ouvre l'ère des déceptions pour les Américains. La Junte centrale, qui revendique la souveraineté de l'Espagne résistante contre l'usurpateur Joseph, émet une déclaration où les provinces américaines sont appelées « colonies ». Suprême affront pour les Créoles, qui voient l'Amérique comme l'un des deux piliers de la monarchie hispanique !

À partir de 1810, les juntas de gouvernement d'Amérique hispanique commencent à se déclarer autonomes, sans toutefois appeler à l'indépendance. Font exception les juntas de Caracas, de Bogotá et de Quito, qui proclament la leur en 1811-1812. Cette singularité vénézuélienne et colombienne s'explique par le fait que, dans ces sociétés très métissées, la crainte d'un soulèvement d'esclaves contre les créoles est moins prégnante. Par ailleurs, les créoles de cette Amérique caraïbe, très commerçants, ont plus souffert qu'ailleurs des réformes bourbonniennes. Enfin, grands voyageurs, ils ont été davantage touchés par les idées nouvelles, républicaines et libérales, qui agitent l'Europe depuis la fin du XVIII^e siècle. Simon Bolivar (1783-1830), rejeton d'une famille aristocrate de Caracas, a ainsi passé une partie de son adolescence dans la France de la Convention et du Directoire. Ces élites lisent, discutent et s'approprient les grands textes de leur temps, comme la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, traduite en 1793 par le Colombien Antonio Nariño.



LA BATAILLE DE CHACABUCO, LE GÉNÉRAL JOSÉ DE SAN MARTIN À LA TÊTE DE L'ARMÉE DE LIBÉRATION, LE 12 FÉVRIER 1817, aquarelle de Théodore Géricault, 1821. Musée national d'Histoire, Lima, Pérou.

Alpes ad adultam usque inmensus post solo virum quod et adultam nomine orbis in post reportavit virum ambit ab aetatem lauras ab solo bellorum et incunabulis ad circumcluditur plaga orbis annis bellorum virum primis



ESCUDO ARGENTIN CRÉÉ PAR L'ASSEMBLÉE DE L'ANNÉE 1813, aquarelle. Musée historique du brigadier général Cornelio de Saavedra, Buenos Aires, Argentine.

Alpes ad adultam usque inmensus post solo virum quod et adultam nomine orbis in post reportavit virum ambit ab aetatem.

Au même moment, dans l'Espagne occupée par « le Français », un ultime bastion résiste à l'envahisseur : la ville de Cadix, où des libéraux réunissent une assemblée constituante et en font la dépositaire de la souveraineté de la nation. La Constitution qui en est issue, en 1812, est très libérale et s'applique aux provinces américaines demeurées loyalistes. Les choses se compliquent donc de l'autre côté de l'océan : les pueblos petits et grands se voient confrontés à plusieurs choix cruciaux. À qui faire allégeance ? Au roi usurpateur, jamais ! Mais peut-être à Ferdinand VII, qui récupère son trône en 1814, roi « légitime » mais fort peu porté sur l'autonomie des provinces américaines et sur les idées libérales promues par la Constitution de Cadix. Faut-il se soumettre à ce roi et au pouvoir espagnol lointain ou à la cité voisine à l'autorité bien concrète et proche ? Que faire de la souveraineté récemment « retombée » aux pueblos et de la modernité politique qui a porté l'organisation des juntas ? C'est autour de ces questions que les provinces américaines se déchirent pendant près de quinze ans.

DU CONFLIT POLITIQUE À LA GUERRE ENTRE NATIONS

Les indépendances hispano-américaines s'obtiennent au prix de révolutions, qui sont aussi des guerres civiles. Au début, les troupes sont peu nombreuses et la violence, traduction de simples différends politiques, de faible intensité. Puis se forment des armées de masse, qui mènent une « guerre à mort » identitaire : désormais les Américains, les patriotes, combattent les Espagnols. L'élan indépendantiste n'est cependant pas partagé par tous les territoires. Les provinces les

plus riches, Pérou, Haut-Pérou (Bolivie) et Mexique, demeurent loyales à l'Espagne. Ce sont des grandes « armées de libération » venues d'autres contrées, l'Armée des Andes de San Martín et O'Higgins et l'Armée de Bolivar, qui les poussent vers le camp patriote. Ces armées sont des creusets de la nation : s'y rencontrent des hommes issus de toutes les provinces, esclaves et créoles, urbains et ruraux, qui ne défendent plus seulement leur sol natal, mais une patrie plus large, une communauté politique et les valeurs de la modernité politique. C'est en ces termes que l'exprime Bolivar, le grand Libertador : « Heureux le citoyen qui sous le bouclier des armes de son commandement a convoqué la souveraineté nationale pour qu'elle exerce sa volonté absolue ! » (Discours d'Angostura, 1819).

LA GUERRE DES « CASTES »

Les guerres d'indépendance ne sont pas seulement des guerres entre cités, mais aussi entre « castes », c'est-à-dire entre ethnies. Au Venezuela, par exemple, les indigènes, les esclaves et les libres de couleur soutiennent initialement les royalistes, par hostilité aux créoles et par attachement à certains privilèges accordés aux caciques (les chefs des communautés indigènes) dans l'ordre impérial. La restauration de Ferdinand VII, sourd à toute revendication et qui envoie immédiatement des troupes en Amérique, change la donne en renforçant le camp « patriote ». Des esclaves entrent alors massivement dans les armées indépendantistes, généralement après que des chefs militaires créoles leur ont promis l'abolition.

Jadis repoussoir absolu, Haïti devient un modèle pour les chefs indépendantistes qui intègrent les

Bolivar, le Libertador

Véritable mythe, Simon Bolivar (1783-1830) n'en est pas moins une figure polémique. Héros pour beaucoup, tyran pour d'autres, il a récemment été désigné, par le président vénézuélien Hugo Chavez, père spirituel du socialisme latino-américain du *xxi* siècle. Bolivar était toutefois issu d'une famille aristocratique de Caracas et fut l'inspirateur de la Constitution de 1821, qui reléguait les anciens esclaves, les métisses et les indigènes au statut de « citoyens passifs » privés du droit de vote. Il fut cependant tout autant le produit de la bonne société vénézuélienne que des révolutions de son époque. Après avoir suivi, à Caracas, les cours d'Andrés Bello, l'un des plus grands humanistes de l'Amérique espagnole, il se rend en Europe pour compléter son éducation. En 1799, Bolivar traverse l'Espagne en crise, puis la France où il devient fervent admirateur de Napoléon. Sa trajectoire politique et militaire n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle de Bonaparte. En 1803, le jeune homme assiste émerveillé au sacre de l'Empereur. De retour à Caracas, il soutient activement la Déclaration d'indépendance vénézuélienne et entame une brillante carrière politique et militaire dont la victoire de la Grande-Colombie (formée du Venezuela, de la Colombie et de l'Équateur) est en 1821 le couronnement.

À l'instar de Napoléon, son action ne se limite pas à sa région d'origine. Son rêve embrasse tous les territoires américains de l'ancien empire espagnol. Il contribue ainsi à l'indépendance du Pérou et du Haut-Pérou, donnant son nom à ce dernier, la Bolivie. En 1826, il convoque tous les pays hispano-américains nouvellement indépendants au Congrès de Panama et prône leur rassemblement au sein d'une confédération. Mais son projet politique pour l'Amérique espagnole, inspiré des États-Unis d'Amérique, n'est pas soutenu par les autres dirigeants politiques et échoue. De retour en Grande-Colombie, il doit faire face à une crise interne ; son projet d'État centralisé présidé par un chef aux pouvoirs élargis, à l'image de Napoléon Ier, est mis en minorité et Bolivar lui-même soupçonné de visées dictatoriales. De plus en plus marginalisé, il décide d'abandonner le pouvoir et l'Amérique pour l'Europe. Il meurt à Santa Marta, sur la côte colombienne, en 1830, avant d'avoir eu le temps d'embarquer pour le Vieux Continent.



SIMON BOLIVAR TRAVERSANT LES ANDES, gravure, auteur, date. Lieu de conservation.

Alpes ad ab solo bellorum et incunabulis ad circumcluditur plaga orbis annis bellorum virum primis



LE PRÉSIDENT VÉNÉZUÉLIEN HUGO CHAVEZ SOUS LE PORTRAIT DE SIMON BOLIVAR LORS D'UNE CONFÉRENCE DE PRESSE AU PALAIS PRÉSIDENTIEL, Caracas, le 6 mai 2002.

Alpes ad adultam ab solo bellorum et incunabulis ad circumcluditur plaga orbis annis bellorum virum primis



AGUSTIN ITURBIDE, GÉNÉRAL MEXICAIN, SE FAIT COURONNER EMPEREUR, LE 18 MAI 1822, huile sur toile, date. Musée national d'Histoire, Mexico, Mexique.

Alpes ad adultam usque inmensus post solo virum quod et adultam nomine orbis in post reportavit virum ambit ab aetatem laeares ab solo bellorum et incunabulis ad circumcluditur plaga orbis annis bellorum virum primis.

esclaves dans leurs armées. Dès les premiers temps de la guerre d'Indépendance, le combat de très nombreux marins haïtiens aux côtés des patriotes vénézuéliens redore le blason de la Révolution haïtienne. La réhabilitation d'Haïti se poursuit après 1815, quand Bolivar y trouve refuge et obtient du président de la République, Alexandre Pétion, un soutien militaire. Mais ce qui décide Bolivar à suivre l'exemple d'Haïti en affranchissant les esclaves vénézuéliens et en les intégrant dans son armée est la capacité des élites haïtiennes à mettre fin à la révolution socio-raciale et à rétablir un ordre post-révolutionnaire. Sorte de Thermidor tropical, la charte promulguée par Pétion en 1816 clôt l'étape révolutionnaire par le recours à l'état d'exception, l'instauration d'un sénat héréditaire et une présidence à vie. À la même époque, Bolivar cherche à faire de même : instaurer un régime stable qui, selon lui, implique la reprise de contrôle sur le peuple américain privé de civilité et de Lumières. Pour ce faire, il s'inspire à la fois de Napoléon et de Pétion.

VERS DE NOUVELLES NATIONS

Au milieu des années 1820, presque toute l'Amérique latine est indépendante. Les processus ont été très différents : certaines indépendances ont été proclamées par les élites des cités et défendues par leurs milices de citoyens, sous la bannière de la souveraineté du peuple, comme le Rio de la Plata (future Argentine), en 1816. D'autres terres ont été libérées par les armées issues d'autres provinces. Quant au Mexique, c'est la crainte de réformes libérales imposées par l'Espagne, au début des années 1820, qui pousse vers l'indépendance d'anciens généraux royalistes, qui ne veulent

d'ailleurs pas du régime républicain. Enfin, le Brésil reste un empire indépendant jusqu'à la proclamation de la République, en 1889.

Ne demeurent, dans le giron espagnol, que Cuba et Porto Rico, des îles très riches où l'élite blanche conserve de trop bonnes relations avec l'Espagne pour être séduite par l'indépendance. Le spectre de la révolution haïtienne y pèse en outre bien plus qu'ailleurs. Ce n'est qu'à la toute fin du XIX^e siècle, en 1898, que les indépendances des deux îles seront conquises, mais au profit des États-Unis qui imposent alors leur tutelle sur ces jeunes nations.

Ainsi, ce ne sont pas des nations latino-américaines insurgées contre la tyrannie coloniale espagnole qui déclarent la guerre à l'ancienne puissance colonisatrice. Tant les guerres d'indépendance que le processus révolutionnaire qui les a accompagnées et qui a débouché sur l'adoption du régime républicain et des principes de la modernité politique sont le résultat accidentel de la crise de la monarchie espagnole qui fait suite à l'invasion napoléonienne de la péninsule Ibérique. L'Amérique espagnole, fidèle au roi espagnol capturé par Napoléon, avance à feu et à sang vers l'indépendance lorsqu'elle prend conscience de son statut de colonie et, surtout, lorsque Ferdinand VII, revenu sur son trône, envoie des troupes pour mater les juntes formées en son nom. La guerre n'oppose pas seulement les Américains aux Espagnols, mais aussi les provinces les unes aux autres et produit la désintégration de l'ancien empire. Les nations latino-américaines sont ainsi les filles des guerres et des révolutions d'indépendance et pas l'inverse. L'adoption du régime républicain est d'ailleurs l'unique solution pour pallier l'absence du roi.

L'exception brésilienne

Le mépris de la Junte centrale et de la famille royale espagnole envers l'Amérique est d'autant plus intolérable pour les Créoles qu'un contre-exemple existe. Quel dommage, à leurs yeux, que Ferdinand VII ne suive pas l'exemple de Jean VI du Portugal qui a installé, depuis 1808, la capitale de son empire au Brésil ! Cet incroyable déménagement du centre du pouvoir, du roi, de la cour et d'une partie de l'aristocratie portugaise, permet la continuité dynastique et la survie de l'Empire et assure l'essor de Rio de Janeiro et de sa région. C'est la première et la seule fois dans l'histoire qu'une monarchie européenne a pour capitale une ville américaine. Le déménagement de la Cour portugaise à Rio ouvre également la voie à un processus d'indépendance très différent du reste du sous-continent : celle-ci est proclamée en 1822 par le prince régent Pierre, resté en terres brésiliennes après le retour de son père au Portugal, en 1820. Le Brésil, au contraire des provinces voisines, accède donc à l'indépendance sans fragmentation territoriale, sans guerre et sans révolution, puisque le nouveau régime demeure une monarchie affublée du nom d'Empire.